



La grande croix de “Saint-Gonvel”

“L’histoire oubliée d’une croix à abattre”

(par Benoît Ménez, 2023)

Des ruines près du dolmen d’Argenton

De nos jours, sur les dunes d’Argenton-en-Landunvez, il est possible de se rendre au dolmen de men-milliguet (dite “*Pierre maudite*” en français), non loin de la chapelle Saint-Gonvel. Près du mégalithe, à environ une trentaine de mètres au sud-ouest, le site présente un tertre rocheux, surmonté des vestiges d’une ancienne croix chrétienne. On y retrouve un promontoire en ciment, à deux gradins, ainsi que l’embase d’une croix tombale à son sommet :



(source : Société archéologique du Finistère, [lien](#))

Les anciennes familles d’Argenton se souviennent de l’existence d’une grande croix en pierre à cet endroit et qui fut malheureusement vandalisée. Quelques cartes postales et photographies datant du début et milieu du 20^{ème} siècle nous permettent de la situer.



Ci-contre, sur cette photographie prise après la seconde guerre mondiale, nous apercevons au second plan, la grande croix en pierre. Elle surplombait la chapelle Saint-Gonvel et dominait les dunes d’Argenton. Autrefois son emplacement offrait un point de vue magnifique. Malheureusement, une urbanisation mal maîtrisée a transformé ce site multimillénaire remarquable (attesté par la présence du dolmen), en un lieu presque totalement clos.

Ci-contre, une autre photographie issue d’une carte postale, où l’on peut apercevoir la grande croix depuis le dolmen. Cette croix reposait sur un socle à 3 gradins en pierre de taille. Sa section était carrée.



8. - ARGENTON. — Le Dolmen de Men-Melliguet.

La croix de bénédiction des pardons

Lors des pardons de Saint-Gonvel au début du 20^{ème} siècle, la coutume voulait que l'on se rende en procession jusqu'à cette croix. Le précieux témoignage de Madame Vincent, publié dans l'ancienne revue d'histoire locale "Le Sémaphore", nous livre une description de ces pardons d'antan. En voici l'extrait :

"Pour ce grand jour, tous, femmes, hommes et enfants se paraient de leur plus beau atours. C'était magnifique toutes ces couleurs; ces broderies, ces châles superbes et les bannières de toute beauté. Une petite cloche tintait et le cortège se formait. En premier, Monsieur le Recteur et les enfants de coeur ; suivent les bannières tenues par les femmes en costume. Les hommes, eux, portaient Saint-Gonvel et les bateaux ; puis la procession entonnait des chants religieux;

C'est par un petit chemin que nous nous rendions dans un autre champ, où, là se trouvait, sur un rocher, face à la mer, une autre croix de Saint-Gonvel datant du 16^{ème} siècle. De cet endroit, nous avons une vue superbe sur la grève et le phare du Four. Alors le prêtre bénissait la mer. Puis tout le monde redescendait jusqu'à la chapelle. Les enfants aimaient jouer autour du dolmen sur le chemin du retour."

Bien que Madame Vincent (née Estienne en 1900) ait gardé le souvenir de cette croix en pierre qu'elle désigne comme "l'autre croix de Saint-Gonvel" datant du 16^{ème} siècle, il s'avère en réalité que la croix était présente seulement depuis quelques années. En effet, un article du journal "La Dépêche de Brest" datant du 4 mai 1900 intitulé : "Mégalithes de la côte ouest" nous livre une intéressante description des dunes d'Argenton et précisément, du dolmen dans son environnement. En voici l'extrait :

"De tous les monuments de la côte ouest, les plus imposants par leur masse et par la perfection relative de leurs formes sont les menhirs de Saint Gonvarch, de Kerdelvas et de Kergadiou, mais ce ne sont pas peut-être les plus curieux et les plus intéressants. Autour d'Argenton et de Porspoder existent des monuments d'apparence plus humble, de structure plus grossière, qui rachètent leur aspect médiocre par bien des détails très particuliers que les profanes n'aperçoivent point d'abord. Et puis, la grossièreté même de ces monuments révèle leur antiquité très reculée et nous rapproche davantage des origines.

La jolie anse d'Argenton, protégée du côté du large par tant de rocs qui semblent jetés en désordre à la surface de l'océan, est enserrée entre deux presqu'îles que la mer découpe bizarrement, fouille en tous sens et couvre de dunes ondulées de sable fin. Ces dunes forment comme un petit Sahara sur une bonne partie de la presqu'île de Saint-Gonvel, au nord d'Argenton. C'est là que se trouve un dolmen aux deux tiers enfoncé dans le sable. L'intérieur a été dégagé en partie ; on distingue très bien les trois supports. La chambre du dolmen est ouverte à l'est, vers le soleil levant, caractère commun à toutes les chambres dolmôniques du pays. Je ne veux point discuter ici la destination si controversée du dolmen, où les uns ne voient qu'un monument funéraire, où les autres voient une sorte d'ancre sacré où le prêtre Schaman vaticinait et rendait ses oracles.

Je noterai seulement qu'à vingt-cinq mètres au sud-ouest du dolmen de Saint-Gonvel, il y a un tumulus très reconnaissable sur le sol. Le tumulus, lui, n'est qu'un monument funéraire ; la chose est hors de doute. Tumulus et dolmen forment un ensemble dont le caractère sacré me paraît difficilement contestable : le principal culte des races primitives n'était-il pas celui des morts? Une très vieille religion eut ici ses prêtres et ses adeptes. Saint-Gonvel, au reste, n'a pas perdu son caractère religieux : le saint du lieu a sa chapelle, à cinquante mètres du dolmen. Rien n'est plus fréquent que cette substitution, aux mêmes points consacrés, du nouveau culte à l'ancien."

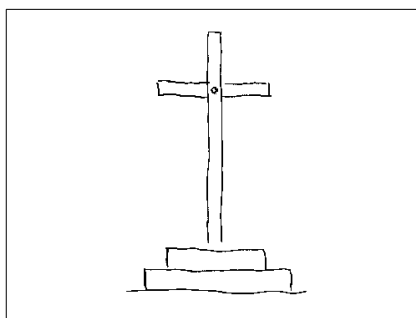
L'auteur de l'article ne se risque pas à évoquer la destination du dolmen par précaution mais affirme cependant que le tertre rocheux, situé à vingt-cinq mètres au sud-ouest du dolmen, n'est autre qu'un tumulus (monument funéraire) accompagnant le mégalithe. Peu importe le fait qu'il soit ou naturel ou artificiel, il apparaît en revanche curieux que l'auteur ne mentionne pas la présence de la grande croix en pierre. Effectivement, en 1900, comme nous allons le voir, elle ne pouvait pas encore être là.

La cible de vandalisme

Une douzaine d'années après la seconde guerre mondiale, la grande croix en pierre fut donc vandalisée. Les soupçons pesèrent sur une bande de jeunes d'Argenton. Ces derniers furent mis rapidement hors de cause mais on ne retrouva cependant jamais les auteurs des faits. Était-ce le résultat du désœuvrement ou bien celui d'une quelconque idéologie ? Nul ne le sait. Les dunes d'Argenton étaient déjà très fréquentées par les touristes à cette époque.

Une nouvelle croix reprenant les dimensions de la précédente fut à nouveau édifée. Celle-ci était en bois et devait provenir de la menuiserie d'Argenton appartenant à Jean Le Guellec (*Maire de Landunvez à cette période*). On ne pouvait pas se satisfaire de ce triste spectacle d'une croix détruite. Ironie du sort, la nouvelle croix en bois fut aussi détériorée vers la fin des années 90. Ce lieu n'était plus fréquenté comme autrefois par les fidèles, mais uniquement par une poignée de promeneurs et amateurs de mégalithes. Aucune nouvelle croix ne vint remplacer les précédentes...

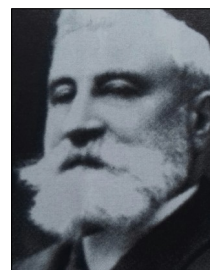
Dans son inventaire datant de 1980, Yves-Pascal Castel relève la présence de cette grande croix en bois (2 mètres 50 de haut). Après guerre, la plupart des gens ignorait l'origine de la première croix. On considérait qu'elle avait été édifée seulement dans le but de christianiser les lieux. Son appropriation culturelle lors des pardons ne permettant pas d'envisager autre chose.



Croquis d'Yves-Pascal Castel de la grande croix en 1980 (source: [Société archéologique du Finistère lien](#))

Le souvenir d'un monument emblématique

Cependant, de mémoire familiale, on disait que cette croix avait été édifée par notre sympathique voisin de l'époque, Joseph Le Fraper. Cet ancien officier de Marine, devenu brillant industriel puis président de la Chambre de Commerce, possédait une villa et des terres sur les dunes d'Argenton au début du 20^{ème} siècle. Il était notamment propriétaire des landes où se trouvait le dolmen...



Joseph Le Fraper

(extrait de l'ouvrage *Lambézellec l'album du siècle*)

Photo de famille datant de 1934 environ devant la grande croix en pierre
au premier rang : Janine Bocheur, Anne Cueff dite soeur Marie-Paul (fille de Françoise Brézel), Léonie Kerjean
au second rang : Maria Le Dall (fille d'Emma Brézel) et son neveu Alexandre Kerjean

Joseph Le Fraper était très attaché à Saint-Gonvel et profondément croyant. Mais il était surtout toujours engagé dans de nombreuses causes. Fin 1906, en tant qu'ancien officier de Marine, il fut probablement attristé d'apprendre que Gaston Thomson (*ministre de la Marine*) avait signé, lors de son passage à Brest, une convention avec la municipalité pour céder à la ville : la chapelle de la Marine. Les élus Brestois souhaitaient faire procéder à la démolition de ce monument historique et ainsi permettre d'ouvrir le quartier de Keravel, invoquant des questions d'hygiène et d'insalubrité. Cette décision fut controversée à l'époque dans un contexte marqué par la récente loi de séparation des Églises et de l'État.

Dans un article de la Dépêche de Brest datant de juin 1906 intitulé "**Brest qui s'en va. La chapelle de la Marine**", le professeur De Lorme rappelle l'histoire particulièrement riche et troublée de cette chapelle, construite en 1741, une sorte de plaidoyer pour sa préservation. En voici l'extrait :

"La ville de Brest ne possède plus de monuments civils ou religieux antérieurs au règne de Louis XIV. Son antique château peut seul encore nous parler du moyen-âge, de la Renaissance et des lointaines histoires d'Azénor, de Clisson et de Sourdéac. Quant aux églises et aux vieilles maisons curieuses, aucune n'existe encore de celles qui virent construire l'enceinte de Vauban. La chapelle du Château, primitive paroisse du vieux Brest, a disparu ; celles des Sept-Saints et de Recouvrance ont été détruites, l'antique église de Saint-Yves a fait place à l'église des Carmes, Saint-Louis est du XVIIe siècle, Saint-Sauveur du XVIIIe ; la ruine pittoresque de la tour de la Motte-Tanguy, qui rappelait les remparts primitifs et les temps chevaleresques, a été modifiée d'une façon que je m'abstiendrai de qualifier, ne voulant faire de la peine à personne.

Bientôt disparaîtront avec les remparts les portes qui les traversent, intéressants spécimens d'une architecture militaire démodée dont les archéologues de l'avenir chercheront inutilement, je le crains, une trace dans notre cité indifférente. D'autres villes, en abattant leurs remparts, ont su transformer les plus importantes ou les plus remarquables de leurs portes en arcs de triomphe ; tels les arcs de triomphe de Nancy, de Lille, etc. ; les portes Saint-Martin et Saint-Denis, à Paris, n'ont pas d'autre origine.

Enfin, d'ici peu, la pioche des démolisseurs aura nivelé l'emplacement occupé par la chapelle de la Marine. C'est encore un ancien monument qui va disparaître ; il a été mêlé intimement, dans les deux derniers siècles, aux événements traversés par Brest ; son histoire mérite d'être contée et son architecture n'est pas sans intérêt dans une ville presque absolument dépourvue de monuments dignes de ce nom. On lui doit au moins un souvenir, et ces quelques lignes ont pour but de l'arracher à l'oubli de nos contemporains. En 1741, on voulut doter d'une chapelle le séminaire destiné à former des aumôniers pour les besoins de la flotte, et on en confia l'exécution au célèbre ingénieur Choquet de Lindu (1712-1790).

Celui-ci, trouvant le granit du pays trop dur pour l'exécution de la façade qu'il avait conçue et des voûtes qui devaient recouvrir l'église, fit venir des Charentes une coûteuse et superbe pierre calcaire qui, par sa couleur, la finesse de son grain et la facilité de sa taille, lui permettait de réaliser son projet. La première pierre de l'édifice fut solennellement posée par l'intendant de la Marine royale Bigot de la Mothe, et, dès qu'il fut terminé, en 1743, le ministre Maurepas lui fit présent d'une superbe Assomption peinte par Boucher. Malheureusement, ce chef-d'œuvre fut, lors de l'expulsion des jésuites, vendu et acheté, à vil prix, par un commissaire de marine peu connaisseur, qui, choqué des nudités de certains anges, le dépeça et le barbouilla de la façon la plus lamentable.

Après le départ des jésuites, la chapelle du séminaire fut attribuée aux troupes de la marine, pour lesquelles on y célébrait les offices tous les dimanches. La République arriva et les églises furent fermées.



La chapelle de la Marine à Brest

La chapelle de la marine fut transformée en tribunal révolutionnaire. La croix du sommet fut abattue, les armes royales martelées et remplacées par un cartouche, sur lequel brillait cette inscription menaçante : « Ici siège la justice du peuple. » Cette terrible légende s'y lisait encore en 1845, époque à laquelle on la fit complètement disparaître. C'est dans cette enceinte transformée que le redoutable tribunal rendait ses arrêts.

Nous ne nous arrêterons pas sur cette cruelle époque ; mais, cependant, il est impossible de songer, sans être ému, à la magnifique comtesse de Forsanz, dont la beauté éclatante, l'esprit et la grâce faisaient l'admiration générale. Elle avait commis le crime impardonnable de cacher chez elle l'abbé Mével, prêtre réfractaire. Ni sa jeunesse, ni ses charmes, ni sa vertu, ne purent attendrir, des juges tremblant d'être accusés de tiédeur. Elle périt sur l'échafaud et chose terrible, si l'on en croit les ennemis du juge Palis, son cadavre décapité dût, avant d'être englouti dans la tombe, subir les plus odieuses profanations.

Le Directoire supprima le tribunal révolutionnaire et, de 1800 à 1814, on le transforme en un magasin renfermant les vivres nécessaires au service de l'hôpital. En 1814, le duc d'Angoulême, grand amiral France, vient en inspection à Brest. Sur la demande des religieuses chargées du service l'hôpital de la marine et, sur le rapport favorable de M. Trouille (1752-1825), ingénieur-directeur des travaux maritimes, il attribua à cet hôpital, comme chapelle, l'ancien tribunal révolutionnaire, redevenu une église. Elle fut restaurée complètement, et l'on y plaça dans le chœur le beau groupe en marbre blanc que l'on y voit encore, groupe dû au sculpteur flamand Scheemakers.



Le retable en marbre blanc alors dans la chapelle de la Marine

Cette belle œuvre représente la Sainte Trinité, la Vierge et les anges délivrant les âmes du purgatoire. Ce riche retable provient de la citadelle d'Anvers. Il en avait été enlevé, ainsi que l'autel tout en marbre blanc qu'il décorait, par les soins de M Moras, capitaine de vaisseau, commandant le vaisseau le César, du consentement du commandant de la forteresse, du général commandant la division et du directeur général des fortifications de la place forte. On avait ainsi transporté tout ce monument à l'hôpital maritime de Saint-Bernard, desservi par des

religieuses françaises. Ce don leur avait été fait en reconnaissance des bons soins et du dévouement qu'elles avaient prodigués aux marins de la flottille de l'Escaut. À la paix, Anvers fut évacué par les Français et l'hôpital de Saint-Bernard abandonné par les religieuses retournant dans leur pays. On leur offrit, comme souvenir reconnaissant, le groupe et l'autel, qui furent dirigés sur la France. Malheureusement, ces œuvres d'art furent déplacées avec précipitation par des hommes peu exercés, ce dont elles se ressentirent. Elles furent apportées à Brest sur le vaisseau l'Hector, commandé par le commandant Moras, qui les remit aux religieuses de la Sagesse. Celles-ci les firent placer dans la chapelle de la marine, où le retable est resté jusqu'à nos jours. L'extérieur de la chapelle est de la plus grande simplicité, les façades latérales destinées à être noyées dans l'ensemble des édifices, sont absolument sans architecture.

La façade principale se détache en avant-corps du reste de l'édifice, elle est une réminiscence de celle du noviciat des Jésuites, rue du Pot-de-Fer, à Paris. Elle est entièrement, construite sur la belle pierre blanche d'un granit fin et de fort appareil dont nous avons parlé plus haut, sauf le socle et le perron édifiés avec le granit gris du pays. L'exécution en est parfaite au point de vue de la construction et de la finesse des moulures. Elle consiste en deux ordres superposés, couronnés par un fronton. L'ordre inférieur est dorique.



Noviciat des Jésuites, rue du Pot-de-Fer, à Paris

Au centre est percée la porte principale, de chaque côté de laquelle font saillie deux pilastres doriques, symétriquement placés, qui supportent un entablement complet du même style à corniche saillante, dont l'attique sert de base au premier étage. Celui-ci est constitué par un ordre ionique, élégant et élancé, dont les quatre pilastres surmontent immédiatement les pilastres inférieurs ; les chapiteaux de ces pilastres sont remarquablement sculptés, et l'entablement qui les couronne provient des mêmes habiles ouvriers.

Au centre est une niche à fond plat, couronnée par un arc circulaire et bordée de deux pilastres plats. Dans le fond s'ouvre une baie cintrée, encadrée d'une triple moulure et surmontée d'un cartouche dont l'inscription a disparu. Cette partie plane se raccorde à l'arc de face par une arrière voussure très élégante, dont le voussoir central, formant clef fleuronée, est d'une grande finesse d'exécution et de style. On y reconnaît facilement l'œuvre d'un maître expert dans la science de la coupe des pierres.

Cet ensemble se couronne par un fronton triangulaire de même style, mais très simple, surmonté de la croix. Le cartouche ouvré et les emblèmes sculptés qui remplissaient le tympan ont été martelés et détruits. L'intérieur de la chapelle forme un vaisseau d'une architecture à la fois simple et agréable, d'harmonieuses proportions. Il mesure

33m 40 de long sur 13m 24 de large, dont la nef centrale avec les bas-côtés occupe les 5/7e de la superficie. Cette nef est entièrement voûtée en pierres de taille : dans le berceau central pénètrent de chaque côté cinq berceaux cylindriques secondaires, également en pierres de taille, surmontant les cinq arcades qui bordent les bas-côtés.

Les arcades formaient à l'origine dix chapelles particulières, depuis longtemps supprimées. Il y a là une pénétration de voûtes de toute beauté, constituant un remarquable travail de coupe de pierres, qui révèle chez son auteur un talent de premier ordre. Cette nef, ainsi couverte, à l'abri de l'incendie, mesure 9m de longueur sur 14m 45 de hauteur sous clef de voûte ; cette voûte est en plein centre et prend naissance sur des piliers ioniques.

À l'extrémité est un rond-point également voûté en pierres de taille. Il est percé de trois arcades semblables à celles des collatéraux, comme elles d'ordre ionique, aux élégants chapiteaux finement sculptés. Il est totalement rempli par le sanctuaire, au centre duquel est l'autel. Derrière, est le chœur.

Dans l'arcade centrale est placé le superbe retable, dont nous avons déjà parlé. En voici la description. Des flammes du purgatoire s'échappent des âmes délivrées par la miséricorde divine. Au-dessus, dans une nuée, se tient Jésus enfant, tenant la croix et porté sur le globe terrestre. À côté est agenouillée la Vierge Marie, suppliante. Plus haut, dans le ciel, s'épanouit une gloire rayonnante où plane le Saint-Esprit. À droite et à gauche des nuées partent des angelots et des séraphins jouant de la trompette. Enfin, tout au haut, dominant la composition, l'Éternel, soutenu par des anges, s'élève sur une nuée, en bénissant.

Au niveau de l'entablement et de plain-pied avec le premier étage d'une des ailes de l'ancien séminaire, sont des tribunes qu'occupait jadis dans les cérémonies la musique des équipages de la flotte. Les tribunes des bas-côtés servaient alors aux malades de l'hôpital Saint-Louis, remplaçant le séminaire. Une dernière tribune, placée au-dessus du porche de la chapelle, dans toute sa largeur, était réservée aux invités. Elle contenait 80 personnes. Les autres tribunes, la nef, les bas-côtés et le sanctuaire réunis pouvaient en contenir 1,200.

Il est peut-être fâcheux qu'en fermant cet édifice au culte, on n'ait pas songé à l'utiliser comme bibliothèque ou musée. Son caractère, étant donné son style, n'est qu'à moitié religieux. Les belles voûtes dont il est recouvert et dans lesquelles il n'entre aucun élément combustible, permettraient d'y mettre en toute sécurité des collections précieuses ou difficiles à remplacer. Que l'on songe, en effet, combien l'incendie les détruirait facilement dans une construction à moitié en charpente, et dont les combles en bois flamberaient comme une allumette au milieu de tant de matériaux inflammables, livres ou peintures.

Quoi qu'il en soit, on ne peut visiter une dernière fois cette église sans songer à tous les glorieux souvenirs maritimes qu'elle invoque. Sous ses voûtes vinrent s'incliner les d'Estaing, les d'Orvilliers, les La Motte-Piquet, prêts à porter sur toutes les mers leurs pavillons victorieux. Il y parût aussi avec son équipage, l'héroïque du Couëdic se disposant à vaincre et à périr.

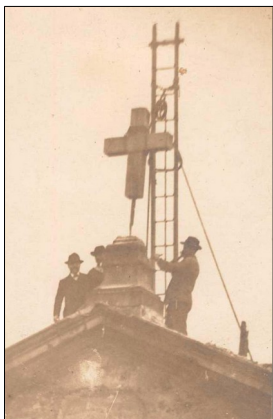
Et combien d'autres y vinrent ensuite, dignes de leurs aînés, marin du Roy, de l'Empire et de la République, portant au fond du cœur, eux aussi, le triple culte de la gloire, de l'honneur et de la patrie.

A. De Lorme"

Pour de plus amples informations sur l'histoire de la chapelle de la Marine, il existe un très bel article dans la revue des Cahiers de l'Iroise : n° 226, avril-juin 2017, revue de la Société d'Etudes de Brest et du Léon, pp. 181-207, sous le titre : "Brest. A la recherche du retable perdu...". Son auteur, Olier Le Bris, y consacre également une page sur son blog : [lien](#)

Le retable et la croix sauvagés puis finalement détruits

La démolition de la chapelle fut entamée le 24 décembre 1907 et achevée le 25 mai 1908. Le magnifique retable en marbre blanc fut temporairement démonté et transporté dans un musée à Brest. Remonté dans l'Église Saint-Louis en 1931, il ne fut pas épargné des bombardements alliés durant la seconde guerre mondiale. Mais que devint la grande croix en pierre ornant le fronton ? Devant le triste spectacle de la démolition de la chapelle, Joseph Le Fraper se porta acquéreur de la croix mi-janvier 1908. Avant son enlèvement, le 22 janvier suivant, le nouveau propriétaire annonça qu'elle allait rejoindre les dunes d'Argenton afin d'être édifée face à la mer pour perpétuer le souvenir de la chapelle qui allait bientôt disparaître. Il n'y avait certainement pas plus bel endroit que les dunes de Saint-Gonvel...



Ci-contre, Le 22 janvier 1908, une photographie montrant la croix quittant le fronton de la chapelle de la Marine et s'appêtant à rejoindre les dunes d'Argenton et Saint-Gonvel pour être érigée une troisième et dernière fois...

Source photographique : Archives municipales de Brest

Cette croix en pierre fut édifée une première fois lors de la construction de la chapelle de la Marine débutée en 1741. Elle fut ensuite abattue à la Révolution. Elle retrouva le fronton de la chapelle lorsque celle-ci fut à nouveau consacrée en 1814. Malheureusement, une décision prise dans un contexte de laïcisation provoqua à nouveau son enlèvement en 1908. La même année, c'est sur les dunes d'Argenton qu'elle devait être à nouveau édifée et préservée. Hélas, une cinquantaine d'années plus tard, un acte de vandalisme mettait un terme à l'histoire de cette croix au destin inexorable...



Brest, L'Église Saint-Louis à gauche et la chapelle de la Marine à droite